

Brèves littéraires

Brèves

Recensions

Numéro 79, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/342ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2009). Compte rendu de [Recensions]. *Brèves littéraires*, (79), 103–115.

Début 2009, sinon à la fin de 2008, plusieurs membres de la Société littéraire de Laval ont publié des livres ou participé à des collectifs. Tous ces ouvrages seront présentés lors d'un lancement collectif qui aura lieu en décembre prochain.

Les membres de la SLL sont invités à faire parvenir leurs nouvelles publications à la société aux fins de recension dans le prochain numéro de *Brèves littéraires*, quel que soit le genre et qu'il s'agisse de publications chez un éditeur ou à compte d'auteur, d'un collectif ou d'un périodique (revue).

Voici, par ordre alphabétique, la liste des auteurs membres de la SLL dont les œuvres sont recensées dans ce numéro.

Acquelin, José. « Fantounel ou Slam de mon enfance en pays Occitan », in : revue <i>Art le Sabord</i> 82 / poésie	114
Allard, Francine. <i>La couturière</i> , t. 1 « Les aiguilles du temps », éditions Trois-Pistoles / roman	111
Coppens, Patrick. « Ciel, ce feu / Céu, este fogo », « Mots de terre, ou demain la musique / Palavras de terra, ou amanhã a música », in : <i>Traversées Québec Brésil / Travessias Brasil Quebec</i> , éditions Adage / poésie	107
Descôteaux, Diane (codirectrice et auteure). <i>Automne prélude</i> , à compte d'auteur / poésie (rensaku)	113
Des Rosiers, Joël. <i>Lettres à l'indigène ; Théories caraïbes</i> , éditions Triptyque / prose poétique et essai	105
Forget, Danielle (codirectrice et auteure). <i>Traversées Québec Brésil / Travessias Brasil Quebec</i> , éditions Adage / poésie	107
Guilbault, Anne. <i>Joies</i> , coll. « Romanichels », éditions XYZ / roman	109
Joachim, Monique. « La Vieille Châtaigne » ; « L'arbre en moi », in : revue <i>Le passeur</i> 21 / récit poétique et poésie	115
Kauss, Saint-John. <i>L'Archidoxe poétique</i> , éditions Humanitas / entretiens, conférences, manifestes	112
Lange, Nancy R. <i>Reviens chanter rossignol</i> , <i>Écrits des Forges</i> / poésie	106

Mainville, Diane. « Et si... l'espoir existait », in : revue <i>Le passeur</i> 21 / poésie	115
Pelletier, Luce (codirectrice et auteure). <i>Automne prélude</i> , à compte d'auteur / poésie (rensaku)	113
Pronovost, André. <i>Plume de fauvette</i> , éditions XYZ / roman	110
Robert, Diane. « La marée », in : revue <i>Le passeur</i> 21 / poésie	115
Varin, Claire. <i>La Mort de Peter Pan</i> , éditions Québec Amérique / roman	108
Varin, Claire. « Le "body bag" / O "body bag" », « Une action de la grâce / Uma ação da graça », in : <i>Traversées Québec Brésil / Travessias Brasil Quebec</i> , éditions Adage / nouvelles	107

On peut se procurer, auprès des auteurs ou directement de l'éditeur, certains ouvrages recensés dans les pages suivantes.

- *Automne prélude* : lucepelletier@live.ca
- *Le passeur* : info@litteraire.ca
- *Traversées Québec Brésil* : www.adage-edition.com



Joël Des Rosiers
Lettres à l'indigène
éditions Triptyque
2009, 171 p./prose poétique



Joël Des Rosiers
Théories caraïbes
éditions Triptyque
réédition 2009, 234 p./essai

DS

Un homme adresse des lettres d'amour à une femme qu'il a cru rencontrer à Paris, puis à Cayenne, sinon dans les livres qu'il écrit. « Les lettres d'amour, prévient Joël Des Rosiers, sont des objets d'absence » (p. 7). Réelles ou fictives, elles deviennent, lorsque publiées, « un secret qu'on montre » (p. 8). Ici, les réponses de la femme aimée demeureront privées, invisibles. On en devinera parfois des bribes : « ... je frémis à l'idée de vous savoir jalouse de la Tamoule de *Vétiver** » (p. 19).

Les références au quotidien de l'auteur s'entrelacent dans l'universel du langage amoureux, des mots susceptibles de toucher le lecteur ; par exemple : « ce que vous avez emporté avec vous [...], je le recherche depuis dans vos lettres, comme un éveillé au sortir de son rêve » (p. 14). Ou encore : « Quelques jours sans vous lire et mes nuits en sont défigurées » (p. 15).

Ces « lettres pleines de sensations charnelles, de larmes, de musiques et de contours » (p. 149), cette lecture troublante nous rappelle que « [t]out être vit à partir d'un petit signal fascinant trouvé dans un autre être et comme sans cesse perdu pour lui-même » (p. 13).

* *Vétiver*, recueil de poésie de Joël Des Rosiers paru chez Triptyque.

Triptyque a publié en même temps que *Lettres à l'indigène*, une nouvelle édition augmentée de l'essai paru en 1996, *Théories caraïbes*, sous-titré *Poétique du déracinement*. Des Rosiers y expose sa problématique des « mutants culturels », tous ceux qui « ne vivent pas là où ils sont nés ». Il se réfère aux *Écritures* pour postuler que « l'imaginaire des origines hante les fondements de la littérature occidentale » (p. 13). Un voyage captivant qui dépasse le cadre géographique des Caraïbes.

Nancy R. Lange
Reviens chanter rossignol
Écrits des Forges
2008, 64 p. / poésie



PC

« À l'âge des enchantements : Oh ! Les châteaux dans les forêts ! »
Max Jacob

Oui, nous sommes dans le conte, celui qui nourrit « le chant et l'horreur / phœnix jumeaux » (p. 37). La chose allait presque de soi puisque le recueil se déroule au rythme des 44 vers qui constituent la célèbre chanson *Rossignol*. La première partie s'accorde aux paroles de Raymond Vincy et la seconde prend ses distances. Ainsi, la chanson matricielle et son climat de conte laissent toute latitude à l'auteure pour relever le merveilleux du genre d'un soupçon d'épouvante, avec monstres, fantômes et bourreaux qui ont tous, comme chacun sait, un faible pour les belles princesses captives.

Mais au-delà des interdits, plus ou moins royalement bravés, le recueil s'aventure dans l'épreuve initiatique, le récit familial. Il se nourrit d'énigmes, dont l'héroïne « fille de la guerrière nue / [traque] les traces » (p. 57). Ici, l'enfance contrainte, l'omniprésence de la famille empêtrée dans ses « impossibles réconciliations » sont contrées ou rectifiées par le rêve : la poésie sert aussi à « [panser] les peines d'enfant » (p. 30). En chaque conte, chaque histoire, « l'hommage » le dispute à « l'imposture » pour que survive la rumeur légendaire.

L'écriture est fluide jusqu'à l'écume qui signale un rivage, qu'une île – mystérieuse, redoutable ou enchantée – se découvre. Ainsi Nancy R. Lange donne raison à Max Jacob qui affirme, dans une lettre à Cocteau datée de 1926, que la « simplicité » et « l'acuité » caractérisent « le ton des plus grands ». Cet extrait en témoigne : « complicités naissantes / conspirations secrètes / couleurs subtilisées / à la fenêtre / voici la beauté vaste / du couchant // déployée du bout du doigt / d'une reine étendard (p. 20). Et si, en quelques strophes, l'éparpillement nuit au style, le plus souvent, le sentiment y gagne.

Max Jacob n'aura pas le dernier mot en résumant un des propos du recueil : « le malheur porte bonheur » (lettre à Cocteau, 1942). Puisqu'un bon livre est celui qui s'ouvre à la clef du lecteur, voici la mienne : « enterrer ses espoirs / placer la rédemption / au cœur de la Beauté » (p. 43).

DANIELLE FORGET
PATRICK COPPENS
CLAIRE VARIN



FT

Danielle Forget
et Humberto de Oliveira (dir.)
Traversées Québec Brésil /
Traveissias Brasil Quebec
éditions Adage
2008, 222 p. / poésie et contes

Rencontre entre le Brésil et le Québec. Huit auteurs, dont les Lavallois Claire Varin et Patrick Coppens, dialoguent en français et en portugais, à travers contes et poésies. Ont aussi participé à cet ouvrage, les Québécois Danielle Forget (membre de la SLL) et Claude Haefely, ainsi que les Brésiliens Humberto de Oliveira, Antonio Brasileiro, Roberval Pereyr, Aleilton Fonseca.

Le recueil s'ouvre sur un entretien entre deux passionnés de littérature, les codirecteurs de la publication Danielle Forget et Humberto de Oliveira, qui partagent leurs réflexions sur l'interculturalité et leur univers respectif.

« Cela peut paraître quelque peu téméraire, écrit Danielle Forget, de vouloir "mettre en présence" [...] des auteurs appartenant à des langues et à des cultures distinctes [...] N'est-ce pas la meilleure façon, pour tant, de se présenter les uns aux autres, Québécois et Brésiliens, que de réaliser ce dialogue à partir de ces morceaux littéraires qui n'avaient pas encore voyagé dans la langue et la culture de l'autre [...] ? » « Peut-être s'agit-il là, propose Humberto de Oliveira, des mérites les plus significatifs de la littérature : rapprocher les êtres humains, faire en sorte qu'ils surmontent les distances, fraternisent à travers l'art. » (p. 35)

Ensuite, chaque auteur invité voyage à travers les mots d'un autre, un étranger. Par exemple, Claire Varin raconte sa lecture des poèmes d'Antonio Brasileiro en les ramenant à sa propre expérience du Brésil.

Enfin, les conteurs nous font vivre un soir de Noël et un voyage en autobus dans les deux Amériques, un combat de coqs dans la plus pure tradition, la réincarnation d'un oncle russe en chat gris et les émois fantaisistes d'une *passonaria*.

Les poètes jouent un concerto pour la main gauche en mots de terre dans un paysage onirique aux épis de verre...

Bière

Claire Varin
La Mort de Peter Pan
 éditions Québec Amérique
 2009, 216 p. / roman

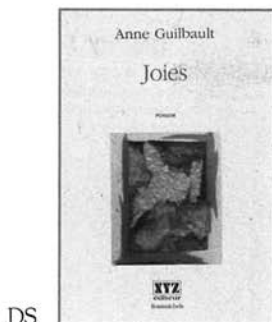


DS

En 1981, Claire Varin rencontre Malcolm Wendell Walker, un boucher de 30 ans porté sur l'alcool, qui exerce sur elle un tel magnétisme, qu'il ne cessera de la hanter après sa mort tragique dans un incendie allumé par sa cigarette au lit. Il lui avait prédit sa *transmutation prochaine en personnage de roman* mais, pour qui connaît l'auteure, il s'agit ici d'autre chose : « Je joue dans un film, le mien... » (p. 14) Tout au long, la narratrice se dévoile : des retours sur son passé, sans trop de complaisance et avec force détails factuels et émotifs, un présent plus ou moins habité par un disparu qui demeure impossible à cerner malgré de prétendues apparitions fantomatiques et le recours au spiritisme et à l'astrologie. « Tu me sers, le sais-tu ? [...] Pour rejoindre les vivants, écrivez aux morts. [...] // J'oublie parfois l'idée même que je suis engagée dans ce projet de conversation prolongée avec toi... » (p. 33)

Le thème du feu est récurrent, celui qui consume corps et biens, et l'autre, le feu intérieur. « Toi, mon avaleur de feu liquifié, brûlé par l'alcool à défaut de l'être par Dieu. Tu expérimentais assidûment la brûlure. Je les surveille depuis l'enfance, les grands brûlés par le dedans. » (p. 87)

La narratrice incarne le vrai personnage principal du livre, avec sa façon de saisir tout ce qui, dans son environnement quotidien, exorcise et en même temps exacerbe le tragique de sa brève liaison avec un « malcommode », comme elle se plaît à le nommer. « C'est ainsi que je note dates, jours, mets, noms. Chose certaine, les détails les moins importants le deviennent à l'heure de t'écrire pour te raconter une scène pittoresque ou banale. » (p. 171) Jusqu'à son écriture qui se trouve décortiquée par elle-même : « Je m'insurge contre le roman de facture classique, celui que je suis en train de ne pas écrire. Aucune motivation pour une narration sans exubérance, ni éclatement, sans métissage et, malgré le désir d'autrui, moi incluse, pour les bonnes histoires au coin du feu avec dénouement spectaculaire. » (p. 41, 42) Claire Varin est « celle qui marche dans [l]'histoire » d'un Peter Pan dont elle porte le deuil (p. 42).



Anne Guilbault

Joies

collection « Romanichels »

éditions XYZ

2008, 96 p. / roman

DS

Anne Guilbault est une nouvelliste et une romancière qui assume pleinement sa prose poétique. Dans *Joies*, elle donne à nouveau la parole à un enfant mal dans sa peau. Après la Petite Misère de *On vit drôle* (Adage / Maelström) et le bossu de *La Cour* (Maelström), le frère muet de Georgie nous émeut sans réserve.

« Je suis parfaitement lucide. J'ai toutes les phrases qu'il faut dans la tête, tous les mots. Je dois juste apprendre à ne pas crier quand tout devient lumineux. Quand je te retrouve dans une odeur. Quand la beauté du ciel m'entre dans la tête. » (p. 31)

Au début, main dans la main, la sœur et le frère s'en vont « quelque part où [ils seront] là sans vouloir être ailleurs » (p. 16). Georgie dit : « On va prendre le train, on va voir le fleuve, ne marche pas dans les flaques d'eau. » (p. 13, 61, 93) Une petite phrase qui revient comme un mantra. Au bout du trajet, il y a a Tomasz, un écrivain juif, et un pont qui invite à s'envoler. Dans la maison des parents, il y a l'ombre du tragique accident du père parachutiste, et dans le jardin, un saule malade. Le temps du roman se déroule en flashback. Au cœur du récit, le jeune narrateur est « un sans-abri sans voix » (p. 83). S'il lui « suffit d'un arbre devant une fenêtre pour survivre à une maison sans joie » (p. 91), dans la rue, un morceau de pain et « [t]out devient clair et calme. Tout est si à sa place qu'il ne trouve pas ce qui peut manquer à cet instant ni ce qui peut [lui] manquer, à [lui] » (p. 36). Perdu dans la cité, il rêve que Georgie lui « tient la main pour ne pas [le] perdre » (p. 82). Il est secouru par Henri, humble protecteur qui le nourrit, l'abrite dans une chaufferie et l'appelle « fiston » (p. 83). Après un épisode d'hôpital psychiatrique, il retrouve Tomasz et sa « gorge se dénoue » (p. 86). Il raconte son histoire, celle « d'un tout petit anéantissement personnel dans la somme des anéantissements de l'humanité » (p. 87), pendant que « [d]ehors, la ville continue de tourner » (p. 91) et que les oiseaux font éclater sa solitude. « Je vais dans ma direction à moi, déclare-t-il, au milieu du bruit et du chaos » (p. 90).

André Pronovost
Plume de fauvette
éditions XYZ
2009, 304 p. / roman



FT

Plume de Fauvette se déroule au Bord-de-l'Eau, au pied du Vieux-Saint-Vincent-de-Paul. Tout au long du récit, l'auteur nous fait suivre en parallèles les intrigues des gens de ce quartier aux prises avec un souci environnemental et leurs efforts pour raccommoder un couple quasi mythique qui vient de se séparer.

L'auteur interpénètre les enjeux menant du politique au personnel avec un plaisir évident, empreint d'humour. Fort d'une maîtrise en psychologie expérimentale, il transmet son goût pour la route, les déplacements, les enjeux sociaux et les réflexions philosophiques sur la quotidienneté. Un parcours plus grand que nature mais pourtant ancré dans la réalité, une philosophie de vie qui fait appel aux miracles et aux rêves enfantins, en même temps qu'à la lutte politique engagée.

« N'importe quel couple peut dériver vers les mirages et se ramasser sur les rocs, au Bord-de-l'Eau, mais pas ces deux-là, Seigneur ! Les sœurs Bouillon et leurs beaux ténébreux, ça peut fort bien ne pas marcher, c'est souvent même ce qu'on attend d'eux, tellement c'est drôle, mais pas Maude et Johnny. Quelque chose de sacré enveloppe leur union. Et ils ont deux enfants. Personne ici ne s'en remettrait. » (p. 14 et 15)

À travers les dialogues, le roman nous fait voyager dans l'inconscient collectif. Un peu comme si un philosophe chapeautait tous les personnages, ou comme si l'auteur, à la manière de Kérouac ou Irving, partageait avec le lecteur ses réflexions quotidiennes sur la vie et le destin.

« Nous exerçons sur nos pensées un contrôle bien relatif. C'est chose courante qu'en peu de temps nous passions sans le vouloir d'un sentiment donné à son contraire. » (p. 39)

Autant de petits bijoux qui nous font suivre les intrigues tout en recherchant le sens que l'auteur en donne. Un périple semé d'embûches mais rempli de tous les espoirs.



FT

Francine Allard

La couturière

« Les aiguilles du temps », t. 1

éditions Trois-Pistoles

2008, 309 p. / roman

L'auteure amorce une saga dont les héroïnes sont deux femmes aux destins qui s'entrecroisent : Émilie Trudel, la couturière du titre, et Donatienne Crevier, sage-femme, herboriste et fille-mère au regard de feu. L'histoire de ce tome 1 se déploie depuis la naissance d'Émilie en 1910, à Lachine, jusqu'au début de son accomplissement professionnel dans le monde de la couture montréalaise en 1937. La jeune orpheline de mère se cherche au milieu de différentes familles, alors que Donatienne se voit rejetée par le père d'Émilie, dont elle a un fils illégitime.

Comme les romans du genre, celui-ci, bien qu'il traverse la guerre 14-18 et la crise économique des années 30, se concentre surtout sur la vie intime des êtres farouches que sont les deux femmes, alors qu'elles essaient de s'accomplir professionnellement et de vivre l'amour. Leur quête sera plutôt remplie d'embûches, mais leur détermination leur permettra de faire leur place au soleil. Le style imagé de l'auteure parvient sans effort à soutenir notre intérêt. Savez-vous ce que signifie « avoir un jambon dans un tiroir » ? Être enceinte ! (p. 285)

Les dialogues sont empreints d'authenticité.

– Ma mère, elle, elle pense que le mariage, c'est l'événement du siècle. [...] Moi, je veux vivre des aventures, rencontrer des artistes, manger dans les petits bouis-bouis et m'amuser.

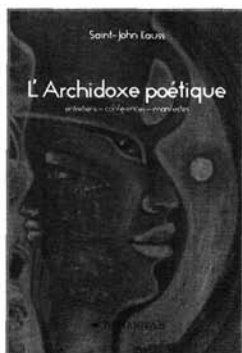
– Vous voulez pas d'enfants ?

– J'en veux deux, pas plus. Et je veux m'en occuper moi-même. Ma mère en a eu trop. (p. 170)

Dans l'ensemble, le ton du roman est convaincant. Rien d'étonnant car ce bon filon, reconnaît Francine Allard, trouve en partie ses racines dans ses propres secrets de famille. Les péripéties des personnages construisent plusieurs pistes vers les tomes 2 et 3, et peut-être davantage.

Saint-John Kauss
L'Archidoxe poétique
 éditions Humanitas
 2008, 143 p. /

entretiens, conférences, manifestes



DS

Saint-John Kauss, auteur d'origine haïtienne, a fait paraître depuis 1979 une centaine d'articles critiques ainsi qu'une vingtaine de titres, surtout de la poésie. Ses recherches en écriture poétique l'ont mené à proposer un nouveau genre littéraire qu'il a nommé « surpluréalisme ». *L'Archidoxe poétique*, recueil hybride, reprend la publication du premier manifeste de ce mouvement (p. 19 et s.), et du dernier intitulé « Théorie des paradoxes » (p. 97 et s.). Il s'agit, « à l'opposé du langage élitiste », d'une « poésie du vécu » (p. 34), d'une « parole survie » qui « s'accroche aux possibles de l'écriture dans la sphère sociale » et « tourne autour de la solidarité en marche » (p. 21). Tout l'ouvrage est d'ailleurs parsemé de références à ce courant de pensée dont il est cofondateur, particulièrement la partie IV (p. 89 et s.).

Dans la série d'entretiens de la partie II, où il est souvent question des auteurs qui l'ont influencé, Kauss se décrit comme « un fervent serviteur du langage » (p. 26). « L'esthétique me va à merveille, confie-t-il, et m'étreint comme un étou. » (p. 26) Son territoire, « c'est les mots » (p. 38), ceux de la « littérature francophone totale et capitale » (p. 39). « J'entretiens avec mon expérience migratoire, explique-t-il, un simple rapport d'élargissement des lieux. » (p. 37) « Je veux aboutir à une écriture d'implosion, imbibée d'une touche sociale et humaine. » (p. 41) « Je n'ai pas de problème d'identité mais plutôt un problème d'intensité. » (p. 43)

La première conférence de la partie III du recueil parle des « avatars de la poésie moderne » (p. 75 et s.) ou des « profonds changements qui ont affecté la géographie du poème contemporain » (p. 76). La seconde, prononcée à la Société littéraire de Laval en 1991, s'inscrivait dans la série « Ma bibliothèque idéale » (p. 81 et s.). Le dernier texte aborde la problématique de la multiplicité de l'artiste en état de « grâce poétique » (p. 83).

En bref, *L'Archidoxe poétique* pose quantité de « questions d'ordre sémantique ou existentiel » (p. 69) et apporte les réponses uniques de John Nelson, alias Saint-John Kauss.



DS

Luce Pelletier,
Diane Descôteaux
et Line Michaud
Automne Prélu
à compte d'auteur
2008, 32 p. / poésie (*rensaku*)

Ce petit livre broché paru à compte d'auteur est le fruit d'un spectacle de « poésie / musique * » et le prélude d'un CD que se proposent de produire les trois poètes (deux sont membres de la SLL : Luce Pelletier et Diane Descôteaux). Toutes sont *haijin*, c'est-à-dire qu'elles pratiquent l'art poétique japonais en solo ou, comme ici, à plusieurs. La forme privilégiée dans le recueil est le *rensaku*. Il s'agit d'un amalgame de *haïku* (trois vers) et de *tanka* (trois vers, suivis de deux vers). Parfois l'une rédige les trois premiers vers et une autre complète le *tanka*. En tout, seize thèmes pour autant de *rensaku* constitués de deux à cinq poèmes. Il y est question de « la passion, des émotions que l'on nourrit, de l'attente et de l'oubli, de ces moments qui nous étonnent et des beautés simplement là, en toutes saisons » (intro p. 6). Les illustrations sont signées Luce Pelletier.

Carte postale

[...]

dans le pot de miel
des miettes de pain
qui resteront là

LM

verser l'eau bouillante
sur les feuilles aromatiques –
la nuit en silence

LP

déchiffrer le gribouillage
d'un haïbun ** fait en voyage

DD

(p. 23)

* Le spectacle de *rensaku* a eu lieu dans le bar du Vieux Saint-Hyacinthe, avec accompagnement au piano par Adrian Carr, pianiste new-yorkais qui vit au Québec.

** Le *haïbun* est un amalgame de prose et de *haïku*.

in : revue *Art le Sabord*
2008, numéro 81, p. 26 et 27
/ prose poétique de type « slam »



DS

Le numéro 82 d'*Art le Sabord*, la « revue hybride sans frontières » éditée par Denis Charland, a pour thème l'odorat et fait partie d'une série sur les cinq sens. José Acquelin y présente un texte intitulé « Fantounel ou Slam de mon enfance en pays Occitan ». Le slam est une variante du *spoken word*, un genre de prose poétique rythmée, écrite pour être récitée de mémoire avec ou sans accompagnement musical. Poète depuis trente-cinq ans, José pratique ce nouveau genre littéraire depuis quelque temps. Il a notamment participé au Grand Slam 2009 de Montréal (une compétition) et à des performances de *spoken word* à Banff et à Calgary.

Si le texte paru dans la revue *Art le Sabord* aborde dans une seule strophe le thème imposé, il n'en éveille pas moins, comme le suggère l'éditeur, « les arcanes de la mémoire », ici l'enfance dans laquelle les rimes du poète-conteur nous entraînent avec humour : « j'étais à chaque heure dans toutes les senteurs / [...] / dans l'odeur de la traite et du cuir de bœufs / le soir humait bon la soupe patates-et-couennes-de-jambon / ou haricots-lardons selon la saison ou la raison ».

En introduction, Acquelin qualifie l'ensemble de ses publications de « poids léger pour un monde si lourd ». Il conclut sur son rêve de « voler », lequel exige « le refus de devenir grand ».



DS

in : revue
Le passeur
2009, numéro 21

Dans *Le passeur*, la revue de la Fédération québécoise du loisir littéraire, Monique Joachim présente tout d'abord un récit poétique de forme classique intitulée « La Vieille Châtaigne ». Une femme s'aventure dans le sentier défendu d'un bois de châtaigniers et croise une femme âgée qui en récolte les fruits, accompagnée d'un âne et d'une chèvre. L'auteure a un don pour relater les rencontres extraordinaires de sa vie. « Elle est brasier odorant, elle est sous-bois, elle est forêt sainte. » (p. 11)

Suit un poème de la même auteure : « L'arbre en moi ». Un texte ouvert. Au début se cache derrière le gouvernail de l'arbre-navire, un Judas. À la fin, c'est Bouddha. « D'une neuve victoire, écrit la narratrice-poète, je hisse les drapeaux » (p. 19).

Diane Mainville propose pour sa part un poème intitulé « Et si... l'espoir existait ». Après avoir vu « le ciel délavé », « le paysage trituré », « les routes sillonnées d'une peur sauvage », « le chaos », « l'existence rapiécée » et « la misère », voilà que « l'espoir » se vêt « d'apparat » et que « le courage » s'agenouille devant « la solidarité » (p. 30).

Dans « La marée », un poème de Diane Robert, la narratrice transcende le départ de l'aimé par l'exaltation que peut engendrer l'observation d'une nature en mouvance : « L'azur sera de couleur d'amour » ; ou encore « Je laisserai les vagues me porter / Pour te rapercher * » (p. 23).

* récupérer